VOL. XLV — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 28 JUIN 1916 — No. 35

ABONNEMENTS

Canada............ $1.00 par année
Etats-Unis........ 1.50 " "
Europe............ 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

REDACTEUR-EN-CHEF: NOEL BERNIER

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
... GAUVIN
...IMEUR

Toutes c... ...ns concernant le journal ou ... devront être adressées:

Le Ma...
42 Avenue Prove...ner,
Saint-Boniface, Man.
Téléphone: Main 3377.

L'Association d'Education désapprouve la Poursuite Dumas

L'honorable Juge Prendergast, président de l'Association d'Education des Canadiens-Français du Manitoba, communique à la presse la note suivante, au sujet de la Poursuite Dumas :

"Nous ne connaissons rien de cette poursuite. Nous n'avons été consultés en aucune manière, et nous le regrettons profondément. Notre association avait pris naissance à une assemblée de plus de 1200 délégués canadiens-français, venus de toutes les parties de la province, et réunis à cette fin même dans la salle académique du Collège de Saint-Boniface en février dernier. Cette réunion, imposante par son caractère absolument représentatif aussi bien que par l'unanimité de son opinion, et bien compétente à parler au nom de ses 30,000 compatriotes, nomma en cette circonstance un exécutif, et confia pour l'instant nos intérêts nationaux à son examen, à son conseil et à ses soins. Cette Exécutif s'est mis à la besogne, et il a travaillé assidûment et avec zèle. Bien que résolu irrévocablement à ce que nos enfants reçoivent dans nos écoles la meilleure éducation possible en français, sans nuire à leur pleine connaissance de l'anglais, nous entendons être guidés dans nos efforts par un esprit de prudence et de modération.

"Notre but est d'abord de faire comprendre pleinement nos besoins, car nous croyons que peut-être nous ne sommes pas les seuls responsables de l'existence de ces besoins, et ensuite de faire appel à la raison, à l'esprit de droiture et au sens pratique de nos compatriotes de langue anglaise.

"Nous sommes disposés, je crois, à moins nous appuyer sur les contrats solennels et l'inviolabilité des traités, et à nous appuyer davantage sur les mérites inhérents à notre position.

"Je puis dire, en passant, qu'il n'est pas exact, ainsi qu'on l'a dit, que nous ayons demandé le désaveu de la loi Thornton.

"Bien qu'il soit clair, à la lecture des débats de la Confédération, que les désaveu avait été regardé dans le temps comme une mesure de protection pour les minorités, nous nous sommes à dessein abstenus de nous prévaloir de ce mode de redressement, qui, nous le savons, est, d'une manière générale, désagréable à la majorité; et je puis ajouter que le sentiment est le même à ce sujet au moins parmi plusieurs d'entre nous.

"Les choses étant ce qu'elles sont, nous nous sommes tracé avec soin une ligne de conduite pour l'avenir. Je crois que je puis dire que, pour le présent, au moins, cette ligne de conduite se bornera à l'enceinte de la maison d'école, et aura surtout pour but d'assurer le fonctionnement de l'école; école que nous désirons faire aussi irréprochable que possible au point de vue du gouvernement, mais en même temps, raisonnablement capable de faire de nos enfants ce que nous sommes nous-mêmes: des citoyens canadiens-français absolument loyaux et convaincus.

"C'est là notre objet principal, à notre sens le plus avantageux pour nos enfants, et pour lequel nous travaillerons avec zèle et persévérance en même temps qu'avec patience et modération, disposés à laisser en leur situation présente les autres choses qui ne sont pas au même plan comme importance pratique.

"Vous comprendrez facilement par conséquent que, après avoir, à la suite d'un long et attentif examen, fait converger notre effort réuni dans cette direction, nous ne puissions pas ne pas regarder la Poursuite prise par M. Dumas comme une très déplorable diversion, et ce qui plus est, comme un acte qui, on me l'a fait comprendre, troublera d'une manière très malheureuse le courant de sympathie qui s'était déjà établi vers nous. Je suis autorisé à dire que cette action est, à notre avis, inopportune et mal avisée et que nous la regrettons extrêmement. Nous désirons surtout que ceci soit bien compris : nous sommes complètement étrangers à cette action."

CONGRES

Le congrès tenu à Saint-Boniface les 27 et 28 juin a été suivi par un grand nombre de délégués, venus de toutes les parties de la province, et par un peuple nombreux de patriotes convaincus.

Ce fut un congrès d'organisation dans toute la force du mot; discours brefs mais précis, attitudes à la fois fermes et réfléchies, décisions marquées, croyons-nous, au coin de la sagesse et de la saine stratégie.

En l'absence de l'Hon. juge Prendergast, président de l'Association des Canadiens-français du Manitoba, retenu aux assises par ses devoirs judiciaires, ce fut l'honorable juge Prud'homme qui fut invité à présider les séances de délibération de la convention. Il débuta par un discours respirant le plus pud et le plus ardent patriotisme: souhaits de bienvenue aux délégués, rapide coup d'œil sur l'histoire du peuple canadien-français dans l'Ouest canadien, éloge du clergé apôtre, colonisateur et patriote, panégyrique enflammé de Mgr Taché, de Mgr Langevin et de Mgr Béliveau, cri de confiance en l'avenir.

Son Honneur soumit ensuite un cablogramme d'hommage au Saint-Siège, rédigé en ces termes:

Eminence Gasparri,
Secrétaire d'Etat,
Vatican, Rome.

Les Canadiens de langue française du Manitoba, réunis en convention nationale, déposent humblement aux pieds de Sa Sainteté, les sentiments de leur parfaite soumission et de leur inaltérable attachement au Vicaire du Christ et le supplient de les bénir, ainsi que leurs travaux.

J.-A.-P. PRENDERGAST,
L.-A. PRUD'HOMME,
Présidents.

L'assemblée, debout, chanta en réponse: l'*Oremus pro pontifice.*

Il y eut immédiatement après lecture d'un télégramme de l'Hon. Wilfrid Gariépy, de l'Alberta, conçu de cette manière :

"M. J.-A. Beaupré,
Président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface :

"Entre Canadiens-français du Manitoba et ceux de l'Alberta, communauté d'origine, d'intérêts et d'aspirations, au nom de de notre élément de l'Alberta, je souhaite à vos démonstrations nationales les succès complet."

Ce télégramme fut applaudi et l'assemblée demanda au président d'y répondre et de remercier nos compatriotes de l'Ouest.

Lecture fut aussi faite d'une lettre du Comité Régional Québecois de l'A. C. J. C. (président M. Oscar Hamel), et de M. Jos. Hamelin, député de Ste-Rose, à la Législature du Manitoba.

L'Hon. juge Prud'homme fit adopter par le Congrès, à l'unanimité(la résolution suivante:

Les membres de la Société d'Education des Canadiens-français du Manitoba, assemblées en convention nationale, affirment leur attachemnet inviolable à la langue ancestrale et protestent énergiquement contre l'abolition de l'enseignement de la langue française dans leurs écoles, tel que décrétée par la loi scolaire adoptée à la dernière session de la législature provinciale.

Les comités de la convention furent ainsi nommés :

Finances

MM. H. Chevrier, H. Béliveau, Wm. Lagimodière, M. Emery Turenne, N. Léveille.

Constitution

M. J.-H. Cusson, Dr Benoit, J.-P. Tremblay, S. Mirault, C.-J.-H. Arbez, A.-H. de Trémaudan, M. le Dr Royal, M. Gédéon Boivert, St-Léon; M. Ad. Renuart, M. Moreau.

Recours publics, ou questions constitutionnelles

MM. A.-J.-H. Dubuc, H. Lacerte, L.-A. Delorme, L.-P. Roy, U. Lebel, avocats de Winnipeg ; l'Hon. M. Bernier, M. Noël Bernier, Saint-Boniface; M. F.-X. Joubert, de Saint-Pierre; M. Caron, St-Charles; M. Granger, de LaBroquerie; M. Wm. Lagimodière, M. L.-A. Dumont, M. Alfred Houde, de St-Eustache; M. Ed. Guertin, Ste-Agathe; M. Ernest Gauthier, St-Eustache; M. H. Royal. Aug. VanRaes, M. Deslauriers, M. Jobin, St-Claude, M. Arthur Dufault, M. Joseph Joyal, M. Eugène Landry, St-Adolphe.

Administration Scolaire

M. J.-A. Marion, M. Jules Grymonpré, M. Collon, M. Narcisse Deslauriers, Frank Carrière, Euclide Desautels, M. J.-O. Beaupré, M. Ernest Aubin, M. Gustave Rocan, M. Labossière, M. Pierre Dumas, M. Louis Tétrault, M. Anatole Bohémier, M. J.-E. Picton, le R. P. Guy, LePas; le Frère Joseph, M. Léon Marcoux, M. Alcibiade Gamache, M. Henri Fournier, M. Ernest Gauthier, M. Mulgate, Ste-Amélie; M. de Moissac, St-Claude, M. Jos. Riel.

Choses non prévues

M. Jos. Baril, Dr Lachance, M. J.-H. Tremblay, M. Jos. Champagne, Dr Laureandeau, M. Jos. Bourgeault, Irénée Benoit, M. J.-A.-F. Bleau, M. Dumoulin, M. Albert Gosselin, M. Adélard Paul, Transcona; M. Rochon, M. Fortier.

M. Noël Bernier, président du comité de la presse fait le rapport de ce comité; le rapport est adopté, et des remerciements sont votés au comité.

M. de Trémaudan lit et fait adopter une Résolution sur la langue française.

M. Jules Grymonpré donne lecture d'une résolution préparée par les Instituteurs Bilingues, à la demande de l'Association d'Education. Cette résolution qui est adoptée, réclame le maintien de l'Ecole Normale bilingue de Saint-Boniface.

MM. Jos. Baril et L.-P. Roy, traitant de la coopération de travaux de l'Association d'Education et de la Société St-Jean-Baptiste dans nos paroisses, proposent que cette question soit renvoyée aux comités de la Constitution et des Finances.

Les diverses comités reviennent ensuite dans la salle et firent leurs rapports respectifs.

M. de Trémaudan présenta en deux mots le rapport du comité de la Constitution.

Nous notons ici avec une satisfaction qui sera comprise que l'excellent discours de l'Hon. M. Bernier fait avec soin, mesure et tact sur les recours constitutionnels a été écouté avec une gravité et une sympathie considérables.

M. Collon, comité de l'Administration Scolaire, a également fait une allocution écoutée avec une attention soutenue; là aussi il y a eu approbation complète.

M. H. Chevrier présenta en quelques mots heureux le rapport du Comité des Finances.

M. H. Fortin présenta le rapport du comité des choses imprévues.

* * *

Dans la soirée, il y a eu séance publique, où des discours ont été prononcés par l'Hon. juge Prendergast, président de l'association, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, l'Hon. juge Prud'homme, le R. Frère Joseph, M. A.-H. de Trémaudan et M. J. Collon. Joute oratoire de haute envergure dont nous devons remettre le compte-rendu.

Ce matin élections de l'Association d'Education et discussion de nos problèmes nationaux.

Les compagnies de télégraphe et la langue française

Nous lisons dans le *Patriote de l'Ouest* :

Sur le verso des câblogrammes, on lit l'avis suivant : "La compagnie ne reconnait que deux langues : la langue du pays où l'on est et le français". *Voilà un petit avis qui en dit long.*

Note du *Manitoba* :

Les compagnies de télégraphe savent ce que c'est que la langue française, et elles connaissent sa nécessité même au point de vue affaires.

Mais M. Norris, lui, est bien plus fin que tous ces gens-là ! !

Le docteur Béland en liberté

Beauce Jonction, P.Q., 20. — L'hon. Dr H.-S. Béland est en liberté depuis le 24 mai dernier. Il est actuellement en Hollande avec sa femme.

Cette bonne nouvelle qui réjouira toute la population de la Beauce et de la province en général, a été reçue ce matin par le Dr Aurèle Nadeau, de cette paroisse qui recevait une carte postale du Dr Béland.

La carte postale est partie de Berlin le 23 mai et elle annonce que le lendemain, 24 mai, le Dr Béland partait pour la Hollande où il avait obtenu la permission du gouvernement allemand de se rendre dans un sanatorium où se trouve Mme Béland souffrante.

La carte ne dit pas si le Dr Béland pourra revenir au Canada.

"BUSINESS"

(*La Presse*)

Croirait-on que l'Allemagne est endettée vis-à-vis d'Ontario? C'est, du moins ce qu'affirme le *Telegram*, de Toronto. Le confrère dit que sa province a fourni aux usines Krupp tout le nickel dont elles avaient besoin pour fabriquer les armes meurtrières qui ont été et sont encore dirigées contre les Alliés. Voilà un fait dont les Ontariens devraient avoir la décence de ne pas se vanter.

Comment le général Pétain reçut les étoiles du général de Sonis

(*Le Pèlerin*)

C'était au lendemain de Charleroi. Nos armées battaient en retraite. Une troupe que commandait le général Pétain cheminait lasse et silencieuse, après des journées d'une lutte épique. Elle arriva dans un village où elle cantonna.

L'hospitalité y fut offerte à son commandant dans une maison de campagne qu'habitaient des dames âgées. Pendant le dîner, ces dames furent surprises d'entendre quelques officiers appeler "mon général" leur chef, qui, cependant, était en uniforme de colonel.

Elles s'informèrent auprès de lui :

—C'est vrai, répondit-il distraitement, j'ai été promu général cette semaine, mais je n'ai pas d'autre uniforme que celui-ci. Qu'importe !

Soucieux, il se retira dans la chambre qu'on lui avait préparée. Le lendemain, sur son dolman, scintillaient les étoiles de général de brigade.

Dans la nuit, les bonnes hôtesses avaient vivement décousu les galons déjà ternis et placé les petites étoiles luisantes, petites étoiles qu'elles conservaient chez elles, reliques chères et respectées.

Le général Pétain avait été l'hôte de la famille du général de Sonis et c'est avec, aux manches, les étoiles du glorieux et saint héros de Patay, que le général Pétain, d'étape en étape, arriva sous Verdun, où elies brillèrent d'un si bel éclat.

LA GUERRE FINIRA EN 1916

Londres, 20.—Le correspondant militaire du *Times* en France écrit que, sur tout le front anglais, on croit que la guerre finira en 1916. Voici les raisons que l'on a de croire qu'il en sera ainsi :

Le nombre toujours grandissant des hommes et les quantités toujours plus considérables de munitions qui sont envoyées sur le front de l'Entente, les succès extraordinaires des armées russes, l'arrêt de l'offensive autrichienne dans le Trentin, la défaite de la flotte allemande dans la bataille navale au large des côtes du Jutland, l'épuisement des réserves allemandes tel qu'indiqué par l'appel sous les armes des jeunes gens de dix-sept ans et par l'emploi des prisonniers de guerre dans les usines de munitions.

La tâche qui nous reste à accomplir, continue le correspondant, est très lourde, mais nous pourrons l'accomplir dans des conditions favorables. Il ne s'agit que de prendre avantage de ces circonstances.

ETATS-UNIS ET MEXIQUE

(*La Patrie*)

Lorsque la conférence panaméricaine, ayant à choisir entre plusieurs candidats indésirables, se résignait à reconnaître Carranza comme exerçant actuellement l'autorité au Mexique, cette décision fut acceptée sans enthousiasme et généralement dans les autres pays, et les développements en furent suivis avec plus de curiosité que de confiance. La mauvaise foi qu'a montrée depuis cette date Carranza dans ses rapports avec la république américaine a d'ailleurs justifié la méfiance qu'avait inspirée son avènement. Pour obtenir l'appui moral des Etats américains contre ses rivaux, Carranza avait promis de promptement rétablir l'ordre dans son pays en proie à l'anarchie. Il n'en a rien fait pour deux raisons : parce que, seul, il en était incipable, et parce qu'il n'a pas voulu se servir de l'influence des Etats-Unis, la seule qui pouvait efficacement seconder son action.

Personnellement, Carranza n'est pas responsable des provocations réitérées dont la frontière américaine a été le théâtre en ces derniers temps. Il les réprouve certainement parce qu'elles rendent sa propre position extrêmement instable. S'il le pouvait, il empêcherait sans doute Villa et sa bande de traverser à chaque instant la frontière pour aller assassiner des citoyens des Etats-Unis et commettre toutes sortes de déprédations. Mais il n'en a pas la puissance, et il craint de mécontenter l'opinion mexicaine s'il fait alliance avec les "Gingos" pour donner la chasse aux bandits et leur infliger le châtiment qu'ils méritent. Quand Carranza a permis à l'expédition commandée par le général Pershing d'entrer au Mexique, pour poursuivre Villa de concert avec les armées mexicaines, il ne pouvait être de bonne foi, puisqu'à aucun moment il n'a coopéré avec l'expédition américaine, dont il a d'ailleurs laissé continuellement entraver les mouvements.

Carranza a jeté le masque lorsqu'il a mis le gouvernement de Washington en demeure de rappeler ses forces militaires du territoire mexicain, et à son ultimatum, Washington ne pouvait répondre autrement que par un refus catégorique.

Depuis quelques années, en maintes circonstances, les droits des citoyens américains ont été violés au Mexique et des citoyens américains ont été dépouillés de leurs biens et massacrés. Les Etats-Unis ont vainement usé de patience en présence de tous ces attentats : voici qu'une sorte de fatalité semble les pousser malgré eux à déclarer la guerre à leurs voisins. Les crimes de Villa ne sont point des crimes du peuple mexicain, et simplement parce que Carranza, qui ne vaut guère mieux que Villa, s'obstine à n'en pas vouloir sincèrement la répression, le peuple mexicain est sur le point d'être entraîné dans une guerre que sa naturelle haine des Américains lui permettra peut-être de soutenir longtemps, mais dont il sortira inévitablement vaincu et épuisé. Contre les malheurs d'un conflit aussi inégal, une seule circonstance tend à préserver les Mexicains : c'est que le gouvernement de Washington, sachant bien que les raids des villistes sont délibérément tramés pour détourner l'attention et l'activité des Etats-Unis de la guerre européenne, que l'inspiration en est très probablement allemande, refuse de répondre aux provocations autrement qu'en protégeant efficacement la frontière américaine, du côté de la Rio Grande.

JEANNE D'ARC

PATRONNE DU SOLDAT FRANÇAIS

La reconnaissance qu'elle inspire se décuple si j'observe que tout ce que nous voyons et souffrons, elle l'a souffert et enduré ! Pas une de nos "grand'pitiés" dont elle n'ait eu l'épreuve. Ce n'est pas une sainte inexpérimenté, ayant vécu dans une tour d'ivoire. Elle a pratiqué notre infortune. Elle n'ignore rien de nos magnifiques et durs travaux. A chaque seconde nous pouvons l'invoquer, la prendre à témoin, elle accourt aussitôt et participe à la peine, à l'honneur sans que nous ayons besoin de la renseigner.

Elle sait.

Bergère elle sait, comme le plus humble de nos paysans, ce que c'est que la terre, les parents, les troupeaux, les toits du village. Elle a vécu sous le chaume avant d'aller dans les palais, et partout elle était à sa place et "chez elle".

Ainsi que les petites filles de Belgique, de Serbie et de nos provinces envahies, elle a su, enfant, ce que c'était que de fuir et de retrouver au retour la maison consumée.

Elle a fait la guerre.

Elle en connaît les horreurs et les dévastations. Dès l'âge de neuf ans elle a vu revenir les garçons, des rencontres avec l'ennemi.

Elle a porté l'armure; elle sait ce que c'est qu'une lance, une hache, une épée.

Elle sait ce que c'est que de dormir à même le sol, sans quitter ses vêtements, que de traverser les lignes, faire étape, marcher la nuit, manger au revers du fossé, fourbir une arme et boire aux fontaines.

Elle sait ce que c'est que la noble et rude existence des soldats. Elle a maintes fois retiré son casque pour essuyer son front en sueur. Elle a souvent caressé à l'ombre d'un mur, son cheval inquiet, qui de loin hennissait à la Loire comme à présent celui de Joffre au Rhin.

Elle sait les tranchées, les assauts, les plaintes, les hurlements de la bataille, et aussi la patience, les longues attentes, la résignation.

Elle a su ce que c'était que la boue, le chaud, le froid, "le sang de nos gens qui coule par terre."

Elle a su les cloches joyeuses et les tocsins, les *Te Deum* et les *Miserere*, les clameurs de l'épouvante et les cris de la victoire.

Elle sait ce que c'est que le poids de la conquête et l'allégresse de la délivrance. A elle aussi comme aux premiers libérateurs de l'Alsace, on a jeté des fleurs.

Elle sait ce que c'est que d'avoir, dans l'étrier, les pieds chaussés de baisers à l'entrée d'une ville "qu'on désassiège".

Le jour où on lui donna son étendard "qu'elle aimait quarante fois plus que son épée", elle eut l'éblouissante perception de la remise des drapeaux.

Elle sait ce que c'est que de franchir des fleuves aux ponts rompus, et que de voir un ciel rougi.

Elle sait ce que c'est que de pâtir, de vouloir, d'espérer, de croire, d'entendre la messe en plein air et de communier dans les bois, pendant que sonne la trompette—ou qu'un oiseau chante—à l'Elévation !

Elle sait ce que c'est que la captivité, les interrogations, les arrêts suprêmes, la mort...

Elle a porté l'habit de la paysanne et la cuirasse du guerrier, et elle a revêtu, pour le grand départ, une dalmatique de flammes.

La dernière étincelle de son bûcher monta toute droite et devint une étoile.

C'est elle, cette étoile, qui, depuis près de cinq cents ans, repère à nos yeux la vierge lorraine quand nous levons la tête vers les positions où désormais elle tient ses quartiers. Car sa gloire si bien acquise ne la désintéresse pas de nos efforts. Jeanne les inspire. Elle est auprès du Chef de toutes choses, notre aide de camp. Elle reste avec nos armées en liaison suivie, et même là-bas sur les versants de paix où tous les arbres sont miraculeux... comme à Vaucouleurs sous le chêne aux Fées, elle entend des voix !

Mais plus les mêmes !

Quand elle était sur la terre, les calmes voix qui lui parlaient venaient des cieux. A présent qu'elle est aux cieux les voies haletantes qui vont la chercher sont celles de la terre. Et ce sont les nôtres, les voix des soldats, des blessés, des femmes, des enfants, toutes les voix humaines de chez nous qui s'empressent à l'assaillir, pour enlever sa miséricorde. Elle écoute, elle souffre, elle pleure, et se donne tout entière à nous exaucer. Etablie à jamais dans l'immuable vérité de son ancienne mission, elle en veut maintenant une autre. Elle s'attache comme à un devoir et a réclamé comme un droit..... Elle l'obtient. Et voici qu'elle s'apprête à l'accomplir.

Elle est chargée de sauver la France une seconde fois.

C'est sa destination. Elle est vouée à cela. Elle abaisse donc de nouveau son innocente épée qui fait lever à bras tendus toutes les nôtres, et elle nous redit toutes les mêmes consignes, les mêmes commandements que lui dicta l'Esprit-Saint.

Toutes ses paroles d'hier s'appliquent à aujourd'hui.

Elle a dit: "Quand j'aurais eu cent pères et mères, je serais partie".

Elle a dit: "J'irai! Dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux !"

Elle a dit: "Plutôt maintenant que demain. Plutôt demain qu'après".

Et enfin: Elle a dit: "Il faut besogner cette année, car il y a beaucoup à faire !

Elle a dit: "Il n'y a pas de paix possible si ce n'est par le bout de la lance".

Ecoutons, nous aussi, suivons en descendant vers les marches de Lorraine, cette voix, cette voix continuelle de notre Libératrice qui va devant nous et qui nous précédait déjà dans le passé.

Les miracles en France durent plus longtemps qu'ailleurs. L'histoire de Jeanne d'Arc n'est pas finie.

Henri LAVEDAN,
de l'Académie française.

VIEILLIR

Vieillir, se l'avouer à soi-même et le dire
Tout haut, non pas pour voir protester les amis,
Mais pour y conformer ses goûts et s'interdire
Ce que la veille encore on se croyait permis ;

Avec sincérité, dès que l'aube se lève,
Se bien persuader qu'on est plus vieux d'un jour,
A chaque cheveu blanc se séparer d'un rêve
Et lui dire tout bas un adieu sans retour ;

Quand l'amour fuit devant nos hivers et nos rides
Comme un oiseau frileux, ne pas s'en désoler ;
Et même s'il revient en des retours rapides
Et nous sourit encor le laisser s'en aller ;

Rétrécir l'horizon des projets et des tâches,
Pour élargir celui de l'au delà sans fin.
Eviter de son mieux les regrets vains et lâches,
Qui des restes d'hier voudraient nourrir demain ;

Aux appétits grossiers infliger d'âpres jeûnes
Et nourrir son esprit d'un savoir simple et sûr,
Devenir doux, devenir bon, aimer les jeunes
Comme on aima les fleurs, l'espérance et l'azur.

Vaquer sans bruit aux soins que tout départ réclame,
Prier et faire un peu de bien autour de soi ;
Sans négliger son corps, parer surtout son âme,
Chauffant l'un aux tisons, l'autre à l'ancienne foi ;

Puis, un soir, s'en aller sans trop causer d'alarmes,
Discrètement, mourir un peu comme on s'endort,
Pour que les tout petits ne versent pas de larmes
Et qu'ils ne sachent que plus tard ce qu'est la mort !

FRANÇOIS FABIE.

Galliéni est mort en bon catholique

Le général Galliéni rendit le dernier soupir samedi matin 28 mai à heures 45.

"Presque jusqu'à la fin il conserva sa lucidité... Vendredi matin, convaincu que sa fin était proche, il témoigna vers midi le désir d'être administré. Il le fut par l'abbé Loisel, vicaire de Notre-Dame de Versailles..."—*L'Illustration* du 3 juin 1916 .

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.

LA QUESTION DE L'OFFENSIVE

L'opinion de la presse parisienne

M. André Tardieu, député de Seine-et-Oise, publie dans le *Petit Parisien*, un remarquable article dont voici les principaux extraits :

"Même en cas de succès, l'attaque localisée reste d'ailleurs périlleuse. C'est la théorie néfaste de la percée, si fâcheusement propagée dans le public. Percée aujourd'hui, enveloppement demain. Ce n'est pas dans un goulot de quelques kilomètres qu'on trouve une base d'opérations. C'est sur un front beaucoup plus large qu'une victoire sera décisive.

"Qu'en faut-il conclure ? Qu'une condition, sinon suffisante, du moins nécessaire du succès, c'est l'extension du front d'attaque, l'attaque comportant deux éléments, attaque d'artillerie d'abord, attaque d'infanterie ensuite.

"La première question qui se pose pour nous est donc celle de l'artillerie, et, puisqu'il s'agit d'attaque, celle de l'artillerie lourde. Le peuple français sait qu'au début de la guerre nous n'avions presque pas d'artillerie lourde. Il sait que depuis 1915, on a travaillé à nous en donner une. Ce sont des vérités qu'il ne faut pas craindre de rappeler.

"Avons-nous toute l'artillerie lourde à grande et courte distance que nous pourrions avoir.? Ce n'est pas certain. On s'est occupé d'abord du 75, arme surtout défensive. L'artillerie lourde, arme offensive, n'est venue qu'ensuite.

"Et ici, une autre question se pose: nos programmes d'artillerie lourde, depuis le gros calibre jusqu'à l'artillerie de tranchée, ont-ils été établis avec la compréhension complète des nécessités de cette action générale ?

"L'esprit français, hardi, audacieux, nous a conduit à vouloir précipiter les événements. Nous avons fixé à l'avance des dates à nos efforts: printemps de 1915, automne de 1915. Et nos programmes de fabrication ont été établis en fonction de ces dates: donc limités...

"...En résumé, conclut M. Tardieu, nous avons le droit d'être sûrs de nous dans la défensive, nous n'avons pas encore le même droit s'il s'agit de l'offensive. Le problème consiste, par conséquent, à nous doter du matériel offensif qui nous est indispensable.

"Pour cela, il a fallu d'abord créer l'outillage qui nous donnera le matériel. L'outillage existe chez nous. Il existe en Angleterre. Mais le matériel produit est encore trop peu nombreux. Nous avons ce qu'il faut pour produire assez. Nous n'avons pas encore produit assez.

"D'où la conclusion qui s'impose aux alliés de ne pas se presser, de repousser l'ennemi là où il attaque, mais de ne l'attaquer que quand nous serons, au point de vue du matériel, prêts à l'attaquer partout, ce à quoi, faute d'effectifs d'infanterie, il ne sera, quant à lui, jamais prêt."

* * *

A l'heure où paraissait l'article de M. Tardieu, M. Gustave Hervé soutenait, dans la "Victoire", une thèse diamétralement opposée :

"Si nos efforts précédents ont échoué, en particulier notre dernière offensive de Champagne, en septembre, qui ne sait aujourd'hui que c'est surtout par insuffisance de munitions? Mais quand on sait les progrès que nous avons faits depuis septembre en artillerie légère, en artillerie lourde, en munitions de tous calibres—nous et nos bons amis les Anglais,—pourquoi jeterions-nous le manche après la cognée ?

"On entend dire: "Si on perce les lignes allemandes, ils ont tellement de lignes derrière eux, qu'ils ne reculeront que de quelques kilomètres !

"C'est là qu'est la plus grossière erreur de ceux qui manquent de poil militaire ou de poil civil: la vérité probable est toute autre: si le front allemand est crevé sur une largeur un peu grande, tout le front reculera, et comme l'armée allemande actuelle n'a plus ni le solide encadrement ni la force morale que nous avions, nous, pendant notre retraite de Charleroi, ce sera pour elle la débâcle. Elle aura de la chance si elle n'est ramenée que jusqu'à la Meuse.

"Moralité :

"La première condition pour remporter une victoire, c'est d'y croire !"

* * *

Enfin, dans *Paris-Midi*, M. Henry Bérenger, sénateur, répond à M. Tardieu dans ces termes :

"M. André Tardieu pose, dans le *Petit Parisien*, le problème de l'offensive. Je ne crois pas, à parler franc, qu'il y ait beaucoup plus de règles pour l'offensive qu'il y en a pour l'amour ou le génie...

"...Il y aura toujours une part de mystère dans l'offensive comme dans toutes les autres grandes créations de l'esprit humain.

"Quand vous accumuleriez d'un côté tous les effectifs et tous les armements, vous n'auriez pas encore déterminé toutes les conditions de la victoire. Il y manquerait encore le génie du chef qui ose, qui dispose et qui impose.

"La bataille de Verdun, déroulée depuis trois mois sous les yeux du monde, n'est-elle pas la preuve vivante, grandiose, terrible, de l'action des chefs sur le succès ou l'échec, sur l'avance ou le recul, sur l'offensive ou la défensive ?...

"...Sans doute, il faudra toujours plus d'armements, toujours plus de canons, toujours plus de munitons, et M. André Tardieu a grande raison de se joindre aujourd'hui à Charles Humbert et à moi pour en récalmer encore davantage. Nous n'en fabriquerons jamais assez, surtout de grands canons d'artillerie et de petits canons d'infanterie !

"Il y a exactement un an, en mai 1915, le programme général des fabrications de guerre—canons, munitions, mitrailleuses, poudres, explosifs, avions, tracteurs, rails et tôles—fut préparé et arrêté pour jusqu'en août 1916, c'est-à-dire à quatorze mois d'échéance, par la commission de l'armée du Sénat, en plein accord avec le gouvernement et le haut commandement.

"Ce programme fut alors trouvé "gigantesque" en certains palais. Des bureaucrates et non des moindres allèrent jusqu'à nous traiter, Humbert et moi, de "mégalomanes des fabrications."

"Or, aujourd'hui que notre programme achève de se réaliser, il apparaît comme à peine égal aux besoins de l'armée combattante !

"Continuons nos méthodes. Préparons un programme encore plus complet avec tous nos alliés. Si d'ici là nos généraux ont fixé la victoire, quel Français ne sera trop heureux de passer les fabriactions restantes aux profits et pertes de la patrie délivrée ?

"Mais d'abord, il faut vaincre ! Et pour cela, laissez faire nos généraux. Ne les enfermez pas d'avance dans un je ne sais quel "Kriegspiel" parlementaire d'offensive ou de défensive. L'art militaire, c'est comme l'art poétique: ça s'écrit après.

"Voyez-vous Boileau dictant "Iphigénie" à Racine ou le "Cid" à Corneille ? Ou Clausewitz réglant la bataille d'Austerlitz pour Napoléon ?

"Non, n'est-ce pas? Alors, laissez vaincre Castelnau, Sarrail ou Pétain. Ils connaissent cette affaire mieux que vous..."

Défendons-nous

Un de mes amis, raconte M. René Bazin, un ancien magistrat, un lettré que François Coppée tenait en affection, un homme de tout bien, maire d'un vilage éloigné de Paris, M. d'O..., voyageait, en décembre 1915, dans un compartiment de chemin de fer bondé de soldats. Ce n'était pas pour lui déplaire. Il a quatre fils. L'aîné, père de six enfants, chef de bataillon d'infanterie, deux fois blessé, décoré, cité à l'ordre du jour, se bat en Artois. Le second, prêtre, est infirmier. Le troisième, chef de bataillon d'infanterie, grièvement blessé, décoré lui aussi, est reparti pour le front. Le plus jeune, prêtre comme le second—quel honneur que ces deux fils donnés à l'âme populaire ! — appartenant comme lui au clergé de Paris, aumônier militaire, a été, pour sa bravoure et pour sa charité, décoré de la Légion d'honneur et trois fois cité à l'ordre du jour. Vous comprenez l'émotion, l'indignation de mon ami, quand un soldat, en face de lui, se mit à dire : "La guerre, c'est les curés qui l'ont faite! On devrait les y envoyer..", etc. Les camarades n'approuvaient pas, ils se taisaient. D'un mot, d'un geste, d'un grognement, ils auraient pu faire taire ce petit gredin qui sortait du dépôt, tandis qu'eux, les anciens, ils s'étaient battus. Non, ils gardaient le silence. Le courage civique est plus rare que l'autre. Alors, n'y tenant plus, M. d'O... interrompit le soldat : "Vous ne savez pas ce dont vous parlez; vous n'avez pas vécu la vie des tranchées. Moi, j'ai un fils qui est aumônier là-bas. Il a donné des preuves de bravoure qui je souhaite que vous imitiez. Un jour, notamment, sous un feu terrible des Allemands, à l'appel d'un blessé il est sorti de la tranchée et il est allé, seul, en terrain découvert, chercher celui qui appelait, il l'a pris dans ses bras, il l'a rapporté, et, quand il est revenu, tous les hommes l'entouraient. Est-il un lâche ? Regardez-le ! Tenez : voici son portrait !" Et il tira de sa poche une photographie. "Coup de théâtre et coup de soleil", ajoutait mon ami. Un des soldats qui écoutaient s'écria aussitôt : "Est-ce possible ! Je le reconnais ! C'est lui, et le blessé qu'il a sauvé, c'est moi ! Ferme ta g..., le bleu !" Et, tout le reste du voyage, ce furent les honnêtes gens qui parlèrent.

Il n'est pas nécessaire d'être aidé par les circonstances ou de faire de grandes recherches. Pour réfuter la calomnie, chacun n'a qu'à regerder et à se souvenir.

Le cochon rasé

Le *Vorwaerts* raconte l'histoire suivante, qui en dit long sur les relations des paysans allemands avec les autorités.

Un paysan du village d'Udestaedt, en Saxe-Weimar, voulait tuer pour sa consommation personnelle un porc qu'il avait engraissé. A l'heure actuelle, cependant, il est sévèrement interdit aux particuliers d'abatttre leurs bêtes. Afin de ne pas être dénoncé par l'odeur que répandrait le porc quand il flamberait, le paysan prit le parti de savonner son animal soigneusement et de le raser suivant toutes les règles de l'art. Jusque-là, tout alla fort bien. Mais, quand il se mit à faire des saucisses, un fumet révélateur se répandit dans le voisinage. On vint saisir la viande du porc qui avait été abattu, et on la transporta à Weimar comme pièce à conviction. Le paysan va être poursuivi.

Nos abonnés en retard voudront bien nous faire parvenir sans plus de délai les montants qu'ils nous doivent pour le service du journal.

Pauvre agence Wolff !

Elle perd de l'argent. Elle ne donnera pas de dividende cette année: au contraire. Elle a perdu à peu près 80,000 marks en 1915, et l'année 1916 ne s'annonce pas bien...

Pauvre agence Wolff ! Elle qui donnait avant la guerre 10% de dividende à ses actionnaires !

Et pourquoi l'*Agence Wolff* perd-elle de l'argent? Parce que ses dépêches coûtent cher et que ses abonnements ne lui rapportent guère. Les milliers de petits journaux allemands qui sont devenus ses clients depuis le 1er août 1914 ne payent que 10 marks par mois pour avoir ses communiqués sur la guerre. Et les autres, ses abonnés d'avant la guerre, ne lui payent pas un pfennig de plus pour toute la "colossale" matière qu'elle élabore et qu'elle leur fournit...

Or, l'*Agence Wolff* n'ose pas augmenter ses prix. Non point qu'elle n'en soit tentée. Mais elle sait trop que la presse de l'empire ne nage plus dans l'opulence: elle craint une rébellion de ses abonnés. Et puis, pour tout dire, elle a ses critiques, ses envieux, qui écrivent chaque jour des lettres pour dénoncer ses méfaits, ses erreurs, ses "gaffes", aux autorités civiles et militaires... Chose monstrueuse, on a osé la menacer d'une concurrence !... Alors, elle n'ose pas augmenter ses prix.

"Hardi, les gars, en avant!"

Le *Daily Mail* raconte cet émouvant épisode de la lutte qui s'est déroulée à l'ouest du Mort-Homme entre un régiment français et une brigade poméranienne :

Au plus fort de l'engagement, raconte notre confrère anglais, le commandant du troisième bataillon du régiment français disparut. Ses hommes, qui l'adoraient, étaient très inquiets sur son sort. Tout d'abord on annonça qu'il avait été tué, puis un instant après qu'il avait été fait prisonnier. Mais ses hommes refusèrent d'admettre cette dernière hypothèse, sachant qu'il se serait fait tuer plutôt que de se rendre.

Tout à coup, ils entendirent la voix bien connue de leur chef qui leur criait: "Hardi, les gars, en avant !" Et le commandant apparut, l'uniforme lacéré, la face couverte de sang et le bras droit pendant. Il avait été séparé du gros de son bataillon avec une poignée d'hommes, et à leur tête s'était frayé un chemin à travers les rangs ennemis, jusqu'au moment où il avait été jeté à terre d'un terrible coup de crosse qui lui avait brisé l'épaule gauche. Se traînant sur les mains et sur les genoux pendant près de deux kilomètres, il était parvenu à rejoindre ses hommes, et sa première préoccupation avait été de les lancer de nouveau en avant.

Les Français réussirent à repousser les Allemands, mais le brave officier reçut une seconde et dangereuse blessure à la poitrine; il dut être envoyé à l'arrière.

Les douleurs qu'il endurait pendant son pansement étaient telles que, pour ne pas gémir, il se mit à chanter la *Marseillaise* à pleine voix. Peu de temps après, le général commandant la division arriva à l'hôpital, et, détachant de son dolman sa propre croix de la Légion d'honneur, l'épingla sur la poitrine de l'héroïque officier.

La seconde revue de minuit de Napoléon

Un canon de 77 allemand vient d'être exposé dans la Cour des Adieux du Palais de Fontainebleau. Et nous lisons à ce sujet, dans la *Libre Parole*, cette belle vision de M. Georges d'Esparbès, conservateur du Palais :

La nuit vint.

La pluie du jour s'était tarie entre les pavés. Les hauts bâtiments ne recélaient aucun souffle. Profond silence. Au faîte de l'ancienne chapelle, l'horloge de 1812 tinta longuement..... Au-dessus de l'escalier du Fer-à-Cheval, la petite porte centrale venait de s'ouvrir...

Il parut.

Il dressait le front, comme aux jours de parade, au Carrousel. Ses yeux, d'un seul regard, passèrent la revue des blessures, des cœurs, des jeunes visages. Sous cet œil que rien ne trompait, un long mouvement agita la multitude qui emplissait la cour, des bataillons d'hommes immobiles, aux traits indéfinissables, aux uniformes bleus, rangés et alignés, l'arme au bras...

La France n'a plus de Garde, mais elle a les mêmes hommes d'élite qu'autrefois. Dans chaque régiment, elle a ses incomparables citations. Pour cette cérémonie, tous les médaillés et chevaliers, comme à un ordre mystérieux, s'étaient donné rendez-vous, avaient quitté leurs tombes et repris leurs armes, les soldats leur fusil, les officiers leur épée. C'était, renouvelée de l'*autre*, la seconde "revue de minuit", dans la Cour des Adieux.

Le 77 allemand—le condamné—attendait.

Un coup de vent passa dans la cour, fit onduler les rangs immenses. Une voix qui semblait lointaine et qui n'avait plus rien d'humain commanda :

— *Pour le défilé ! !*

Et au signe de l'Homme au petit Chapeau noir, debout, une main contre son cœur, sur l'escalier de pierre, toute cette foule se mit en marche d'un même pas, d'un pas réglementaire, mais étouffé et sans bruit. On entendait seulement vibrer les baïonnettes. On voyait les visages décharnés, les longues chevelures, dont les touffes s'échappaient des casques. Dans les yeux, profonds comme des trous, rayonnait cependant un sourire heureux. Et tous, compagnie par compagnie, défilèrent devant le canon prisonnier.

L'ENNEMI TRAVERSE UNE CRISE

Londres.—Le Dr Hugo Bottger, député conservateur au reichstag, écrit dans le *Der Tag*, que l'Allemagne est sur le point de traverser une crise politique interne et que ce malheur sera irréparable si les patriotes ne se liguent point pour aider aux différents gouvernements de l'empire germanique à sortir de l'impasse.

L'auteur de l'article déplore le manque d'unité et fait observer que les conditions ne sont pas les mêmes qu'au début de la guerre, alors que le kaiser déclarait: "Il n'y a plus de partis en Allemagne; tous les Allemands sont unanimes à poursuivre la guerre jusqu'au bout.

"Au début de la guerre, notre développement politique interne fut suspendu", dit l'article. "Les partis roulèrent leurs drapeaux, et une trève démocratique fut déclarée. Toutes les questions susceptibles de créer des discussions furent reléguées à l'arrière-plan, mais pour faire place aux controverses politiques externes. Mais la situation n'est plus la même aujourd'hui. L'Angleterre voit grandir ses forces internationales et, grâce à sa bonne étoile, elle paralyse le développement de notre politique étrangère. En dépit de tous les immenses efforts que nous avons faits et des succès que nous avons remportés en vue d'apaiser nos différends domestiques, la difficulté que nous avons d'organiser nos approvisionnements de vivres va suffire pour affaiblir le moral du peuple et ruiner nos forces au point de nous contraindre à conclure une paix prématurée. Il semble que nous soyons arrivés à ce point critique, comme le démontrent clairement les débats concernant la semaine.

LA PRESIDENCE AUX ETATS-UNIS

(*La Presse*)

Le choix de M. Woodrow Wilson comme porte-étendard du parti démocrate dans la prochaine élection présidentielle n'a surpris personne. Il était même prévu longtemps avant la convention de Saint-Louis.

Le président actuel des Etats-Unis est la figure la plus imposante que les démocrates pouvaient montrer au peuple. Et c'est sans doute la raison pour laquelle ils se sont ralliés à lui d'un commun accord. M. Wilson peut avoir commis certaines fautes administratives et diplomatiques. Personne n'osera lui refuser d'avoir accompli au moins deux choses très importantes et tout à l'avantage de ses administrés : la revendication haute et ferme des droits américains, tout en tenant son pays en dehors du conflit européen, et l'adoption d'une politique qui a fait entrer en Amérique une prospérité sans pareille.

L'élu du parti démocrate, à ces deux avantages, en ajoute un troisième: celui d'avoir conduit ses partisans à la victoire, en 1912, contre deux adversaires puissants, et d'avoir présidé habilement, depuis, aux destinées de la République, dans des temps extrêmement difficiles.

Dans les derniers soixante ans, il ne s'est trouvé dans tout le parti démocrate que deux hommes capables de décrocher la présidence. L'un a été M. Cleveland et l'autre M. Wilson. Cette rareté de triomphes s'explique, d'ailleurs, assez facilement, quand on sait que le peuple, américain est essentiellement protectionniste et qu'il a toujours trouvé inscrites au programme républicain les idées propres à assurer le développement des industries nationales.

M. Wilson est actuellement dans la meilleure position possible pour se faire pardonner par ses adversaires les opinions qu'il professe sur le tarif puisque les Etats-Unis, en vertu d'un état de choses spécial créé par la guerre, ont pris depuis un an un essor industriel sans précédent. C'est dire que le candidat démocrate entre en lutte dans des circonstances extrêmement favorables et qui seront loin de nuire à son prestige personnel.

Tout cela nous dit assez que la victoire de M. Wilson est assez probable. Mais elle n'est pas certaine. Depuis le commencement de la grande guerre européenne, il s'est établi aux Etats-Unis mille courants d'opinion dont les effets sont difficiles à prévoir et qui peuvent mener à la défaite le candidat le plus solide et le plus confiant.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter en personne à l'agence où à la sous-agence des terres du Dominion pour le district L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence, mais pas aux sous-agences, à certaines conditions, par le père, la mère, le fils, la fille, le frère ou la sœur du futur colon.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres sous certaines conditions; une maison habitable doit être construite sur le homestead à moins que la condition de résidence ne soit accomplie dans le voisinage.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura droit de préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de la date de l'entrée du homestead et 50 acres de culture en plus. La patente pour la préemption peut être obtenue en même temps que celle du homestead sous certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 de l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir un maison valant $300.

La quantité d'acres à cultiver peut être réduite en cas de terrains rocailleux, trop durs ou en broussailles. On pourra sous certaines conditions remplacer la culture par l'élevage des animaux.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



La Saint-Jean-Baptiste à Saint-Boniface

Ce fut une démonstration patriotique magnifique. D'abord de gros nuages et quelques gouttes de pluie nous firent peur, mais bientôt le soleil parut et nous permit d'organiser la procession traditionnelle vers la cathédrale.

Un défilé important par le nombre partit de l'hôtel-de-ville à 9.30: d'abord la bannière de la Société Saint-Jean-Baptiste, les enfants des écoles, les sociétés sœurs, les officiers de la société: M. Noël Bernier, 1er vice-président remplaçant M. le président, M. J.-A. Beaupré, absent à Montréal), M. le Dr Lachance, 2e vice-président, M. Alex. Bernier, secrétaire, M. L-P. Roy, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg, M. Jules Collon, vice-président; les officiers des sociétés de nos paroisses, etc.

Un petit Saint-Jean-Baptiste, (le jeune fils de M. Télesphore Pelletier), avec l'agneau traditionnel faisait un fort bel effet dans le cortège.

Ajoutons que la fanfare LaVérendrye a fait durant tout le parcours une excellente musique.

La messe a été chantée par Sa Grandeur Mgr l'Archevêque avec diacres et sous-diacres.

Un très éloquent sermon de circonstance a été donné par le R. P. Granger, Dominicain.

Dans l'après-midi il y eut piquenique patriotique sur le terrain du collège que les RR. PP. Jésuites avaient gracieusement mis à la disposition de la Société Saint-Jean-Baptiste.

* * *

A l'heure où avait lieu le piquenique les membres du Congrès étaient réunis dans la grande salle du Collège et se livraient avec zèle à leurs travaux.

La procession de la Fête-Dieu

La procession du Saint-Sacrement, dimanche, à Saint-Boniface, a été dérangée par la pluie; cependant ce fut une belle démonstration par le nombre de ceux qui y prirent part.

Le parcours suivi fut l'avenue Taché, la rue Notre-Dame, la rue St-Joseph, l'avenue Provencher.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque portait Elle-même l'Ostensoir; un clergé nombreux entourait Sa Grandeur; les communautés religieuses, les enfants des écoles, la foule des fidèles formèrent un long et imposant défilé.

La fanfare LaVérendrye avait pris place dans la procession.

La Police de la ville avait pratiqué des barrages sur les rues du parcours, de manière à assurer la continuation ininterrompue du défilé.

Célébration de la Fête Nationale à Saint-Pierre

C'était grande fête jeudi dernier à Saint-Pierre. On y célébrait la Saint-Jean-Baptiste. Beaucoup d'invitations avaient été lancées et nos compatriotes s'apprêtaient à y répondre nombreux, lorsque les menaces de la pluie coupèrent les ailes à leur patriotique désir.

Tous ceux, cependant, qui eurent la bravoure de s'y rendre sont revenus édifiés par le zèle que les paroissiens, sous la direction de leur dévoué pasteur, ont déployé; et ils admirent le succès que cette paroisse a obtenu dans la célébration de la plus belle de nos fêtes nationales.

Le premier article du programme fut la grand'messe, célébrée avec pompe. M. l'abbé Joubert, procureur de l'archevêché de St-Boniface officiait, assisté par les abbés Macaire et Chemberlain comme diacre et sous-diacre. Le sermon de circonstance fut prononcé après l'évangile par M. l'abbé Macaire qui nous dit en termes éloquents la noble mission confiée par la Providence au jeune peuple canadien-français. "Tous les peuples", dit-il, "ont une mission à remplir sur la terre. Celle du peuple canadien-français est de conserver pur et intact sur cette terre d'Amérique le dépôt sacré de la Foi Catholique et de la Langue Française."

Le jeune fils de M. A. Renuart revêtu d'une toison de brebis siégeait dans le chœur, figurant saint Jean-Baptiste. Au milieu de la nef, on avait disposé une range de chaises qu'occupaient les membres de la société Saint-Jean-Baptiste ainsi que les visiteurs les plus distingués.

Après la messe, on se rendit dans des automobiles, des voitures, voire même des machines agricoles décorées, au lieu du banquet. Les tables abondaient en mets succulents et variés, auxquels chacun fit grandement honneur. Les gentilles demoiselles Lasalle, Préfontaine, L'Heureux et Pambrun firent les frais du service et s'approchèrent ensuite elles-même à table, cédant le tablier à MM. O-A. Joubert et A. Gélinas qui surmontèrent bientôt leur gaucherie masculine et s'acquittèrent bien de leurs fonctions. Le banquet fini, de beaux discours furent prononcés par M. le curé Jolys, M. Fortin et M. l'abbé Joubert et se terminèrent au milieu des applaudissements et d'une ondée. Dans l'après-midi, on fit des courses de chevaux, d'hommes, petits garçons, etc.; il y eut aussi une intéressantete partie de balle-au-camp. Le soir, les Révérendes Sœurs s'étaient chargées de remplir la séance et en cela elles eurent le généreux concours de plusieurs jeunes filles et même de quelques dames de la paroisse. On exécuta à merveille un programme varié, dont chaque article fut vivement applaudi. M. l'abbé Jolys s'était proposé de donner une conférence, mais vu l'heure avancée et à cause des menaces de l'orage, il décida de la remettre à une autre fois; partie remise n'est pas perdue.

M. AMEDEE DENAULT

M. Amédée Denault, le journaliste bien connu de l'*Action catholique* de Québec est venu à Saint-Boniface assister à notre célébration nationale et à notre Congrès. Notre distingué compatriote a été accueilli avec la plus grande cordialité. A part son amabilité personnelle et sa valeur, n'est-ce pas un messager de la bonne vieille province de Québec ?

Ajoutons la note professionnelle: tous les confrères de M. Denault dans le journalisme ont été particulièrement heureux de sa visite et auraient voulu pouvoir le garder plus longtemps au milieu d'eux.

LE R. P. GRANGER

La paroisse de Saint-Boniface a eu la bonne fortune d'entendre prêcher un triduum eucharistique, la semaine dernière, par le R. P. Granger, de l'ordre des Dominicains.

L'éloquent orateur sacré s'est aussi rendu à LaBroquerie où il a des parents.

A l'Hôpital

L'inauguration du nouvel édifice de l'Hôpital de Saint-Boniface a eu lieu jeudi soir.

La cérémonie a débuté par la bénédiction du Saint-Sacrement et par la bénédiction du nouvel édifice par Mgr l'Archevêque.

Son Honneur le lieutenant-gouverneur était présent et M. le maire Howden lui a lu une adresse. Il y eut discours par Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, l'honorable M. Norris, premier-ministre de la province, l'honorable juge Prendergast, M. J.-A. Marion.

Le R.P. Beaupré, O.M.I.

Le 17 du courant, avait lieu à Ottawa l'ordination sacerdotale du R.P. Jean-Baptiste Beaupré, O.M.I., fils de M. Elzéar Beaupré, de cette ville et frère de M. l'échevin Beaupré.

Le nouveau prêtre sera à Saint-Boniface dans quelques jours nous dit-on.

Nous présentons à la famille nos félicitations respectueuses sur ce nouvel honneur—le très grand honneur et le grand bonheur de compter un prêtre parmi ses membres.

UN BRAVE

M. Gaston Lorémy—le sergent Lorémy—nous est revenu à Saint-Boniface, après avoir passé deux ans à se battre en France contre les Allemands: il est revenu avec deux blessures dans les jambes et deux décorations sur la poitrine . la médaille militaire et la croix de guerre.

Il fut soldat de la première heure, puisqu'il nous quittait dans les premiers jours d'août 1914 et prit part à la bataille de la Marne. Puis il s'est battu ensuite à St-Mihiel, aux Eparges, et à Verdun. C'est en pénétrant à la tête de ses hommes dans unet ranchée ennemie, sous un feu incessant, qu'il a gagné l'une de ses décorations; c'est en répétant le même acte intrépide qu'il décrocha sa deuxième décoration. Quand on le releva parmi les blessés, il y avait quarante-huit heures qu'il saignait et qu'il souffrait sans qu'on pût lui porter secours.

A retenir, cette phrase de M. Lorémy à un journal de Winnipeg : *"Je gagnais trente sous par jour comme sergent; et la pension que je recevrai me donnera à peine mes cigarettes—mais nous, Français, ne nous battons pas pour de l'argent; nous nous battons pour la justice, pour l'humanité, et pour la France !"*

Phrase admirable, qui peint sur le vif le pioupiou français; qui montre aussi dans quel sentiment très pur et avec quel élan sublime la France s'est jetée dans cette grandiose épopée.

O'CONNOR — KEROACK

Lundi matin, à la cathédrale, le révérend Père de Mangalerre, S. J., a béni le mariage de monsieur Edgar O'Connor, de Winnipeg, et de mademoiselle Juliette LeBrice de Kéroack, fille de madame Aimé de Kéroack, de Saint-Boniface.

Les nouveaux époux sont partis immédiatement pour un voyage de noces dans l'Est.

Nous présentons à monsieur et à madame O'Connor nos meilleurs vœux de bonheur.

L'UNION CANADIENNE

Nous offrons nos plus sincères condoléances à M. et Mme Paul-Emile Bérubé, à qui le ciel vient de faire subir une grande épreuve, en enlevant de leur affection, Jacques, qui était âgé de 7 jours: cette jeune fleur fraîche et pure exale maintenant le doux parfum de son innocence auprès du trône de Dieu.

* * *

Notre ami Mondor est le meilleur joueur d'échecs de l'Union; celui qui joue le plus mal, c'est le camarade Prince.

* * *

Qu'il y ait échec quand on joue aux échecs, passe; mais quand on joue aux dames c'est pitoyable! N'est-ce pas Paul ?

* * *

Surtout, n'oubliez pas de venir à la partie de balle-au-camp qui aura lieu vendredi prochain à 7 heures ¼ sur la rue des Meurons.

Landfaire.

Des abattoirs à côté des Cours à Bestiaux

La Manitoba Abattoirs and Packers Limited, dont nous avons entretenu nos lecteurs il y a quinze jours, et qui s'installera à deux pas des Cours à Bestiaux (Stock-yards) de Saint-Boniface, rencontre des adhésions très nombreuses dans nos paroisses françaises.

Cette industrie nouvelle permettra en effet aux cultivateurs de faire abattre leurs animaux à un taux modique et, s'ils le veulent, de vendre eux-mêmes directement leur viande aux bouchers détailleurs.

Il y a longtemps que la classe agricole, les bouchers détailleurs, et le public réclamaient ces abattoirs.

Les promoteurs de l'entreprise sont tous des hommes bien connus de notre population pour leur compétence et leur probité commerciales.

Voici la dernière liste d'acheteurs d'actions de la *Manitoba's Abattoirs and Packers Limited* :

Ce sont tous des agronomes à l'aise et de grande compétence.

M. Ed. Comeault, St-Jean-Baptiste.
M. Georges St-Amant, St-Jean-Baptiste.
M. l'abbé St-Amant, St-Jean-Baptiste.
M. Napoléon Déry, St-Jean-Baptiste.
M. Geo. Bellavance, St-Joseph.
M. Nazaire Bellavance, St-Joseph.
M. l'abbé Martin, St-Joseph.
M. l'abbé Elie Rocan, Ste-Agathe.
M. Félix Lemoine, Ste-Agathe.
M. Arthur Lemoine, Ste-Agathe.
M. A. Gratton, Ste-Agathe.
M. François Pallard, Ste-Agathe.
M. E. Bilodeau, Ste-Agathe.
M. Josaphat Dorge, Ste-Agathe.
M. Ferdinand Gratton, Union Point.
M. Jovite Gratton, Union Point.

Nous en tenons en ce moment qu'un fragment de liste; mais on nous dit qu'il y en a plusieurs autres, qui montrent combien nos cultivateurs comprennent le mérite de cette affaire.

De nouveau nous recommandons chaleureusement la nouvelle compagnie à nos paroisses. La compagnie s'appuie surtout sur du capital canadien-français, elle favorise l'élevage des animaux et elle ne manquera pas, si elle est bien comprise, de contribuer notablement à la prospérité matérielle de notre classe agricole.

Les Artisans Canadiens-français

Samedi le 1er juillet, les Artisans Canadiens-français de la succursale de Saint-Boniface ainsi que leurs amis auront leur fête patronale à Saint-Norbert. M. le curé Cloutier a mis à la disposition de la société son magnifique terrain. Le programme de la journée sera: départ par le tramway à huit heures et trente (8.30) heure nouvelle, à la rue Hamel; des chars spéciaux arrêteront aux coins des rues Cathédrale, Provencher, St-Jean-Baptiste, Aulneau, Taché, Hôpital, Marion, et River avenue à Winnipeg, et se rendront directement à Saint-Norbert. Les billets sont en vente: s'adresser aux dames du comité; prix: adultes, 25c, enfants 15c retour compris. A Saint-Norbert une messe sera dite dans l'église par le chapelain de la société, M. l'abbé Lamy; après la messe un dîner au panier se prendra sur le terrain; dans l'après-midi il y aura courses et jeux; des jolis prix ont été offerts pour ces concours. Le retour se fera de Saint-Norbert à 8.30 (nouvelle heure).

A l'Académie St-Joseph

Il y a eu très intéressante réception à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, dimanche, à l'Académie St-Joseph.

Chez Nous ET autour de Nous

M. Camille Couture, le professeur de violon bien connu est parti vendredi pour un voyage dans la province de Québec.

M. A.-H. de Trémaudan, vient de publier en brochure la conférence qu'il a faite récemment au club "Le Canada" sur la *Langue française.* Nos remerciements à l'auteur pour l'envoi d'un exemplaire.

Jeudi dernier, Mgr Dugas, protonotaire apostolique, bénissait le mariage de monsieur Jean-Louis Lavoie, d'Ottawa, et de mademoiselle Alberta Duford, de Saint-Boniface. L'heureux couple est parti immédiatement après le mariage pour Ottawa.

M. J.-A. Hudon, architecte de Saint-Boniface, est parti samedi dernier pour aller demeurer à Montréal.

On annonce pour le 3 juillet le mariage de Mlle Flora Hogue, à M. Eugène A. Bourgeault, de cette ville. La bénédiction nuptiale leur sera donnée à Ashern, Man.

Mademoiselle Clemence Joly, 27 rue Masson, Saint-Boniface, partira demain pour passer ses vacances à Toronto, Ont. 35-36

LA GUERRE

Petrograd, 22. — Les Russes avancent toujours en Bukovine. Les Allemands vont renforcer les Autrichiens sur ce théâtre.

Au nord les Allemands arrêtent les Russes.

* * *

Les Français arrêtent deux attaques allemandes de chaque côté de la Meuse.

* * *

Petrograd, 23—Les Russes s'emparent de nouvelles positions en Bukovine; l'armée du général autrichien Planger menace d'être enveloppée.

Au nord les Allemands entreprennent une violente offensive.

* * *

Paris.—Combat d'artillerie des deux côtés de la Meuse.

* * *

La Grèce démobilise complètement son armée, renvoie son gouvernement actuel, procède à des élections générales, et tout cela à la demande comminatoire des Alliés.

* * *

Les Arabes se révoltent contre les Turcs et s'emparent d'une ville sainte.

* * *

L'ennemi s'empare de tranchées au nord de Verdun, région des collines 321 et ? ? ? et du Thiaumont. Les Allemands se rendent jusqu'à Fleury, 3½ milles au nord-est de eVrdun où ils sont arrêtés.

* * *

Petrograd. — Succès toujours croissants des Russes en Bukovine; l'état-major russe croit que les Allemands et les Autrichiens dégarnissent le front français et Italien pour arêter les Russes.

* * *

Petrograd, 26.—Les Russes occupent maintenant toute la Bukovine et s'avancent vers les Carpates.

* * *

Les Français reprennent le terrain qu'ils avaient perdu à Verdun samedi. Il y a combats d'artillerie dans tous les secteurs.

Combat d'artillerie aussi dans les lignes anglaises, front franco-belge.

* * *

Un navire auxiliaire de la flotte italienne et un navire français de léger tonnage, sont coulés bas dans le détroit d'Otranto.

* * *

Petrograd, 28.—Les Allemands attaquent l'armée russe avec violence, en Galicie; le bulletin russe dit que l'ennemi a été repoussé.

Les Russes ont fait 200,000 prisonniers en trois semaines dans la campagne de Bukovine.

* * *

Nouvelles attaques de l'ennemi dans la région de Verdun,—encore repoussées.

* * *

Les Italiens poursuivent une nombreuse armée autrichienne en retraite dans le Trentin.

GALLIENI A-T-IL ETE ASSASSINE ?

New-York, 19. — Des passagers du transatlantique français "Lafayette" racontent que le général Galliéni, ex-ministre de la guerre, est mort, non des suites d'une maladie, mais d'un coup de revolver que lui aurait tiré, dans son bureau, un officier français haut gradé accusé de haute trahison. L'attaché militaire français à New-York, Gustave Heslouin, est incapable de confirmer ou de nier ces faits.

Le général avait appelé l'officier dans son bureau pour lui reprocher certaines négociations avec les ennemis. Ce dernier tira alors un revolver et le tua à bout portant. Au bruit de la détonation, des domestiques accoururent et virent le "sauveur de Paris" gisant inanimé, et l'officier à ses côtés ayant un revolver fumant dans sa main. L'assassin a été arrêté immédiatement, mais on ignore la condamnation qu'il a reçue.

Des dépêches nous avaient précédemment informés que le général Galliéni était mort à Versailles, le 27 mai, après une opération de la transfusion du sang.

L'Alleluia de la France

Peuples, chantez, le Ciel est beau !
Dieu vous rallume un grand flambeau;
La France, enfin, sort du tombeau:
Alleluia !

Pour le Pays humilié
En vain l'orgueil a supplié,
Mais Pierre et la Vierge ont prié.
Alleluia !

Voyant sa peine et ses remords,
Dieu le tire d'entre les morts,
Le peuple, Franc, le fort des forts.
Alleluia !

Tu deviens pâle horriblement ;
Dis-nous qu'as-tu vu, l'Allemand ?
—J'ai vu la France et Dieu s'aimant.
Alleluia !

La France avait son regard fier,
Elle disait : j'ai tout souffert ;
Je n'ai plus d'or, mais j'ai du fer.
Alleluia !

La lèvre au pied du Christ puissant,
Elle disait d'un mâle accent :
"Je n'ai plus d'or, mais j'ai du sang !
Alleluia" !

Elle disait au Christ en Croix :
"J'ai péché, mais j'aime et je crois.
O mon vrai Dieu, sois mon vrai Roi !
Alleluia" !

Le sang du Christ coulait vermeil.
Et le glaive au flanc sans pareil
Etincelait comme un soleil.
Alleluia" !

—"Que ferais-tu, régénéré,
O mon Peuple?"—"O mon Roi, j'irai,
Criant que tu m'as délivré !
Alleluia" !

"J'irai vers tous les Peuples morts...
La pierre cède à mes efforts,
Et tu diras: "Lazare, sors" !
Alleluia" !

1871 Louis VEUILLOT.

LE DRAPEAU

Le voilà au premier rang. C'est le personnage principal de la nation, du monde entier. Le drapeau domine actuellement l'Europe et l'univers. Il flotte au-dessus de tous les partis et de tous les sommets. Il survole vingt peuples.

Mais, sans le regarder aussi haut, sans le voir de si loin, considérons-le, chacun, de tout près puisqu'il ne nous quitte pas, qu'il est, à poste fixe, attaché à la croisée où il fait la campagne pour des mois, pour un temps dont nous ne pouvons estimer ni limiter la durée... Il vaut la peine que nous l'étudions.

Sous son apparente égalité d'humeur jamais il n'est le même. Pendant que j'écris, j'en ai justement un, à trois pas de ma table, et qui, dehors, bouge et vit, comme quelqu'un de penché et d'accoudé sur la rampe. S'il m'arrive de l'oublier... le mouvement qu'il fait tout à coup me trouble... et puis je me rassure: "Je sais.... c'est le drapeau." Il étend sur mon papier des ombres de nuage de branche et d'oiseau, des lueurs de pourpre et d'azur. Il enfourche, et chevauche comme un bon cavalier la moindre brise. Il se balance comme un hamac, se gonfle et s'arrondit comme une voile. Il prend des fiertés, de courtes impatiences, sœurs des miennes, il se dresse et pique par instants ses trois couleurs, et l'on dirait qu'il veut, par-dessus les toits, héler un pavillon vers l'Est. Ou bien il va et vient, à peine, dans un rythme paisible, régulier, qui ferait jurer qu'il respire. Il semble aussi, par instants, bercer dans le creux de ses plis un petit enfant invisible.. Ou il pend, inerte d'aspect mais lourd de pensées, perché sur sa hampe comme un oiseau de grand espace qui dort sur une patte. Et il songe, il songe... il paraît sculpté, il forme un bloc étroit et solide où l'on ne distingue plus, au bord de ses ailes carguées, qu'un liséré de trois couleurs... et même immobile il inspire, au repos, la crainte et le respect. Son engourdissement est formidable de révolution. C'est une épée de Damoclès.

Et il ne se montre pas moins émouvant quand, inondé, pesant de pluie, il a ses étoffes qui collent et qui forme un linge épais humide et solennel, tout spongieux de pleurs, comme fatigué d'avoir essuyé trop de joues maternelles.

A maintes reprises je vais près de lui. Je le comprends. Je le trouve beau, j'entends son clair bruissement et je découvre ses desseins. Quand il s'accroche ou s'empêtre aux volets, je le dégage pour qu'il flotte à l'aise et claque avec plaisir. En sortant de chez moi, je ne puis m'empêcher de me retourner et de lever vers lui la tête, et il me fait signe comme avec un mouchoir teint de sang. Du bout de la rue, quand je rentre je le distingue entre tous. C'est le mien, et lui aussi me reconnaît, il garde la maison.

Henri LAVEDAN.

PETITES ANNONCES

Chambres à Louer, Maisons à Louer, Maisons à vendre, Terrains à vendre ou à acheter, Servantes demandées, Elèves demandés, Emploi demandé, Pension de table, Chambre et pension, Pension d'enfants, Pension d'été, Trouvé, Perdu.
25 cts le pouce par insertion.

Trouvée—Sur l'avenue Provencher, en face des magasins de la Maison Blanche un trousseau de clefs. Prière de prouver la propriété et de payer les frais de l'annonce. 35

M. Renaud informe le public qu'il a ouvert en face de l'Hôpital de Saint-Boniface, une boutique de barbier-coiffeur. Il donnera tous les soins nécessaires pour satisfaire sa clientèle. 35

Il y aura à St-Norbert le 1er juillet, dans le jardin de l'Hôtel de St-Norbert, de 1 heure à 9 heures et demie du soir, un parti de plaisir et d'amusements où l'on servira le dîner, souper ou lunch. Vous êtes tous cordialement invité à chômer la fête du 1er juillet au parc de l'Hôtel de St-Norbert. Si la fête n'a pas lieu par cause du mauvais temps elle sera remise au lendemain le 2 juillet. 34

Servante. — On demande une servante générale. Pas d'enfants. S'adresser à madame J.-B. Côté, 153 avenue Provencher, Saint-Boniface. Tél. Main 3526. 35

M. Jos. Fortin annonce au public qu'il a pris possession du garage de M. Kéroack et qu'il a un automobile qui sera toujours à la disposition de la clientèle de Saint-Boniface ou de Winnipeg. Adress : 53 avenue Provencher. Tél. Main 1753 Saint-Boniface. 34

Servante—On demande une servante générale d'expérience. $20 par mois, pas de blanchissage. S'adresser à madame E. A. Poulain, 418 rue St-Jean-Baptiste, Saint-Boniface. Tél. Main 904. 34jno

A louer—Suite de 3 chambres, chambre de bain privée, dans le Bloc *Manitoba*. Possession immédiate. S'adresser au *Manitoba*, 42 Ave. Provencher.

A louer.—Maison moderne, 90 rue Notre-Dame. S'adresser à J. A. Marion, 35 rue Dumoulin, St-Boniface. Tél. Main 5084. 29-30

CITY OF SAINT BONIFACE — MANITOBA

Vente de terrains pour arrérages de taxes

J'ai reçu instructions de vous informer que si vous avez des arrérages de taxes (à l'exception des taxes de 1915) ces taxes devront être payées sans délai, sinon vos terrains seront portés sur la liste des terrains à vendre.

Après la publication de l'annonce pour la vente projetée, il vous faudra alors payer le plein montant, tel qu'annoncé, c'est-à-dire tous les arrérages, y compris les taxes de l'année 1915.

J.-B. COTE,
Trésorier.
33

Soumissions

La Ville de Saint-Boniface recevra jusqu'à 8 hrs. p.m., lundi le 3 juillet 1916, des soumissions cachetées et adressées à J.-B. Côté, Greffier, Ville de Saint-Boniface, pour le pavage de l'avenue Taché, à partir de la rue Despins jusqu'à la rue Berry, représentant approximativement 3,100 verges carrées. Les soumissions peuvent être faites pour aucune sorte de pavage permanent (à l'exception de blocs de bois) ne devant pas avoir moins de 4 pouces d'épaisseur.

On peut se procurer les détails nécessaires en s'adressant au bureau de l'Ingénieur de la Ville.

Un chèque égal à cinq pour cent (5%) du montant total de la soumission et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission.

La Ville ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
M. P. BLAIR,
Ingénieur de la Ville.
Saint-Boniface, Man., le 26 juin, 1916. 35

Musiciens demandés

4 Solo Cornets.
4 Clarinettes.
4 Saxophones.
Picolo, Flute.
4 Trombones (à coulisse préféré).
Alto et Bariton.

Les frais de transport payés. Pour information, s'adresser au

Chef de Musique,
I. H. BIRON,
ou
Lieut. Colonel E. LEPROHON,
Officier Commandant,
233ème Bataillon Canadien-Français, F.E.C.
35-38

PENSEZ-Y ! PENSEZ-Y ! !

Ce ne sera pas de la petite bière !

A une assemblée du conseil de la Société Saint-Jean-Baptiste de Sainte-Anne, tenue le 24 juin, il a été décidé de célébrer la fête nationale, jeudi, le 6 juillet prochain.

La fête commencera par la grand'messe de 9 heures. On se rendra ensuite sur le terrain du pique-nique pour prendre le dîner; on est prié d'apporter son panier. Dans l'après-midi, piquenique en règle: jeux des plus variés, courses de toutes sortes, d'automobiles, de chevaux, de bœufs, de bypèdes, de quadrupèdes, etc., etc., discours, etc., etc.

Partie de balle-au-camp à 3½ heures. Le club de Saint-Anne défie n'importe quel club de campagne. Il y aura un bon prix pour les vainqueurs.

Vous êtes tous cordialement invités à cette fête. N'oubliez pas la date: JEUDI, LE 6 JUILLET.